# AUTOTRADUTTORE… TRADITTORE?
# *LE BOURRU BIENFAISANT/IL BURBERO DI BUON CUORE* DE CARLO GOLDONI

**Laurence BOUDART**
Université de Valladolid, Espagne

**Abstract**: The objective of this article consists of the presentation of the dramatic text *Le bourru bienfaisant* published in French in 1771 by Carlo Goldoni as well as the salient characteristics of his Italian selftranslation published eighteen years later under the title *Il burbero di buon cuore*. We will attempt to briefly define the principal manipulations that the dramatist, acting as selftranslator, carries out in his text in order to italianize and adapt it to the target audience.

## Un Vénitien à Paris

Si de tout temps, la France et la langue française ont exercé une puissante force d'attraction sur nombre d'artistes, le XVIII[e] siècle et ses Lumières sont sans doute le cas le plus patent. Ainsi Carlo Goldoni (1707-1793), le grand rénovateur de la comédie italienne, va-t-il ajouter son nom en lettres d'or à cette longue liste d'immigrés culturels en s'installant en 1762 dans la capitale française[1]. Dans son autobiographie[2], il explique qu'il préférera

[1] Alors que sa situation économique en Italie est plutôt pénible, Goldoni se voit proposer un engagement à la Comédie-Italienne de Paris, par l'un de ses compatriotes, mandaté par la Cour française: « Ce n'était que pour deux années qu'on m'appelait en France ; mais je voyais de loin qu'une fois expatrié, j'aurais de la peine à revenir ; mon état était précaire, […] la raison m'y forçait, pour tâcher de m'assurer un état ». (DE ROUX, 396) Mais là n'est pas l'unique raison de son départ. Goldoni admire depuis toujours le

BDD-A5010 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:53:54 UTC)

attendre le temps nécessaire[3], neuf ans exactement, avant d'offrir à sa patrie d'adoption la comédie en français qu'elle mérite[4]. Les mises en garde d'un Rousseau quelque peu condescendant ne le refroidiront pas : « Avec votre permission, on ne commence pas à votre âge à écrire et à composer dans une langue étrangère », ce à quoi Goldoni rétorquera : « Vos réflexions sont justes, Monsieur, mais on peut surmonter les difficultés » (DE ROUX, 1988: 476). Notre auteur avoue d'ailleurs qu'il n'est pas téméraire au point de se lancer sur la corde raide sans filet[5].

*Le Bourru bienfaisant* remporte un franc succès lors de la première à la Ville, à Paris, le 4 novembre 1771 et le lendemain à la Cour, à Fontainebleau. « Le milieu littéraire parisien est unanime à

---

théâtre français, en particulier Molière, dont il envie la régularité, le classicisme et l'étude des personnages. Il créera d'ailleurs une pièce en son hommage, simplement intitulée *Molière*, dont « deux anecdotes de sa vie privée [lui] fournirent l'argument » (*Ibidem*, 332). Ensuite, Goldoni s'est montré de tout temps un voyageur infatigable. Sa retraite parisienne est peut-être synonyme de refuge d'âge mûr, de cette quiétude enfin découverte.

[2] Rares sont les cas où le chercheur a l'immense privilège de disposer d'une source documentaire de première main. Les *Mémoires de M. Goldoni pour servir à l'histoire de sa vie et à celle de son théâtre*, que l'auteur italien, devenu pour un temps mémorialiste, rédige entièrement en français et publie à Paris en 1787, constitue un précieux témoignage de la vie privée et publique du dramaturge. Elles contiennent trois parties ; les deux premières sont consacrées à sa vie en Italie et la troisième relate ses expériences parisiennes. (Sur les *Mémoires*, voir COLOMBIANI-GIAUFRET, 1993).

[3] « Il est très probable que Goldoni a appris les premiers rudiments de la langue française et qu'il a commencé à lire Molière et quelques autres écrivains français au cours de ses trois années universitaires à Pavie et pendant les vacances à Chioggia. » (ORTOLANI, 1929: 79 ; texte original en italien, c'est nous qui traduisons).

[4] Il s'était déjà essayé à la versification française avec *La Bouillote*, échec qu'il qualifie lui-même d'avorton (DE ROUX: 466).

[5] « j'ai donc écrit […] cette pièce en français, mais je n'ai pas été assez hardi de la produire, sans consulter des personnes qui pouvaient me corriger et m'instruire ; et j'ai profité même de leurs avis. » (DE ROUX: 474).



BDD-A5010 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:53:54 UTC)

louer la virtuosité et l'aisance du style » (GOLDONI, 1980: 384) ; même Voltaire trouve la pièce « infiniment agréable », « le charmant phénomène d'une comédie française très gaie » (*Ibidem* : 384). D'aucuns sont sceptiques et croient fermement qu'elle a été écrite en italien à Paris puis traduite, ou qu'elle faisait déjà partie du répertoire de Goldoni. En effet, « comment ne pas admirer, après neuf années de vie parisienne, l'aisance avec laquelle ce Vénitien change de peau pour peindre un autre Pantalon, français… » (*Ibidem* : 29). Ce Pantalon, c'est Géronte, le fameux *Bourru bienfaisant* qui, à l'instar des autres personnages de la pièce, troque son costume de *Commedia dell'Arte* pour celui du théâtre français. Jusque dans les moindres détails, les personnages vont rivaliser avec ceux qui font la gloire des grands dramaturges de l'Hexagone. Voyons par exemple Angélique, la nièce de Géronte dont « en Italie, les manières […] prendraient aux yeux du public un soupçon de comique, de ridicule. […] la jeune fille incarne un idéal d'éducation française. » (*Ibidem* : 385) Sa bonne éducation l'empêche d'avouer à son oncle son amour pour Valère ; elle s'apprête à épouser à contre cœur Dorval, le meilleur ami de Géronte. Il faudra toute l'intervention providentielle de Picard, le laquais de ce dernier et surtout de Marton, sa gouvernante, pour déjouer les plans du vieillard et faire triompher l'amour. Une seconde intrigue, très justement imbriquée dans la première, vient compléter cette pièce totalement française par sa structure[6] d'une part et, surtout, par la finesse de l'étude psychologique de ses personnages : « Les caractères de M. et Mme Dalancour sont imaginés et traités avec une délicatesse qu'on ne connaît qu'en France […] Une femme qui ruine son mari sans pouvoir s'en douter ; un mari qui trompe sa femme par attachement » (DE ROUX, 1988: 473-474) Le dramaturge semble donc avoir appliqué l'adage *A Rome, il faut vivre comme à Rome* et mis à profit ses qualités d'observateur acéré pour créer, comme par mimétisme, une œuvre tout entière française « car, dans le *Bourru bienfaisant*, on ne

[6] Outre la règle de la triple unité du théâtre classique, Goldoni fait également siennes les coutumes en usage à la Comédie française concernant la distribution des rôles en fonction de l'ancienneté des Sociétaires.



BDD-A5010 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:53:54 UTC)

retrouve du Goldoni italien que la forme, tant la substance est différente de celle de ses pièces précédentes. *Le Bourru bienfaisant* semble avoir été conçu par un cerveau français tellement il exprime dans ses moindres nuances les attitudes, les usages, le style et les sentiments propres à la bonne société française de l'époque » (GOLDONI, 1980: 384-385).

***Il burbero di buon cuore***

La pièce de Goldoni sera vite connue dans sa patrie d'origine grâce à deux traductions vers l'italien, publiées la même année (1772) par Pietro Candoni et Elisabetta Caminer Turra, sous les titres *Il burbero benefico, o sia Il bisbetico di buon cuore* et *Il collerico di buon cuore*, respectivement. Lorsqu'il entreprend son autotraduction, Carlo Goldoni a déjà eu vent de ces deux textes, qu'il avoue toutefois ne pas avoir lus[7] : « On en a fait deux différentes traductions en Italie ; elles ne sont pas mal faites, mais elles n'approchent pas de l'original ; j'ai essayé moi-même pour m'amuser d'en traduire quelques scènes » (DE ROUX, 1988: 473) Cependant, les véritables raisons qui l'amènent à proposer sa version restent assez vagues[8]. Tâche ardue et ingrate pourtant que celle du traducteur : « je sentis la peine du travail et la difficulté de réussir ; il y a des phrases, il y a des mots de convention qui perdent tout leur sel dans la traduction ». (DE ROUX, 1988: 473). Et de poursuivre avec l'exemple du mot *jeune homme* qui, d'après lui, n'a pas son équivalent en italien : *« Il giovine* est trop bas […] *Il giovinetto* serait trop coquet […] ; il

[7] Dans l'avertissement au lecteur de sa traduction, Goldoni dira « Je sais que deux traductions italiennes circulent en Italie depuis quelques temps. Je ne les connais pas ; je pense qu'elles sont bonnes, mais je crois que mes Compatriotes seront satisfaits de pouvoir en lire une faite par moi-même » (c'est nous qui traduisons) dans *L'autore a chi legge*, LUCIANI : 257.

[8] « Une circonstance particulière m'a encouragé à surmonter toutes les difficultés ; […] et l'usage que je devais faire du profit de ce travail a fini par me convaincre » (c'est nous qui traduisons), dans *L'autore a chi* legge, LUCIANI, 257. Pour de plus amples explications, *ibidem*: 246.



BDD-A5010 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:53:54 UTC)

faudrait pour le traduire employer une périphrase ; la périphrase donnerait trop de clarté au sens suspendu, et gâterait la scène. » (*Ibidem*) Malgré ces réflexions pouvant nous faire penser que l'auteur a réalisé une véritable réflexion traductologique[9], le texte traduit par Goldoni et publié en 1789 sous le titre *Il burbero di buon cuore*[10] est loin de faire autant l'unanimité que son homologue français. La question de cette autotraduction du *Bourru* a déjà fait l'objet de publications, notamment par Gabrielle Bosco, dans son article « Goldoni et le dragon »[11].

Loin de nous l'intention de passer en revue les gallicismes et autres calques, au demeurant (trop ?) nombreux si l'on en croit Bosco[12]. Nous estimons que l'intérêt est ailleurs[13]. D'après Antonio Bueno, « l'autotraducteur est un traducteur privilégié, le meilleur des traducteurs possibles (*ou du moins a priori*), celui qui connaît le mieux les secrets de la création et le seul à pouvoir en déchiffrer toutes les énigmes. » (BUENO, 2003: 268) Lorsqu'il évoque sa traduction, le Vénitien estime en effet bénéficier d'un avantage par rapport à ses prédécesseurs : « un simple traducteur n'ose pas

[9] Le travail lexicographique semble ennuyer profondément notre auteur : « Toutes les fois que je sens mon esprit agité par quelque cause morale, je prends au hasard un mot de ma langue maternelle ; je le traduis en toscan et en français ; je passe en revue de la même manière les mots qui suivent par ordre alphabétique, je suis sûr d'être endormi à la troisième ou à la quatrième version ; mon somnifère n'a jamais manqué son coup. » (DE ROUX, 1988: 561).

[10] La traduction est publiée par l'imprimeur-libraire Veuve Duchesne (Simon et Fils), à Paris, le même éditeur que pour la pièce originale (1771).

[11] Voir également P. Spezzani, « Il Goldoni traduttore di se stesso dal dialetto a la lingua », *Annali della Facoltà di Lettere e Filosofía*, Università di Padova, 1977, vol. II, pp. 277-324 et P. Nardi, *Goldoni traduttore di se stesso*, in *Studi goldoniani*, a cura di V. Branca e N. Mangini, Venezia-Roma, 1960, vol. II, pp. 827-829, sources citées par P. Luciani.

[12] Voir BOSCO, 1993: 357-359, pour des exemples détaillés.

[13] Ceci dit, il serait très intéressant de revenir sur la question de la langue du Goldoni traducteur du fait de sa situation de trilingue, déjà abordée notamment par FOLENA, 1983.



BDD-A5010 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:53:54 UTC)

s'éloigner, en cas de difficultés, du sens littéral ; moi, en tant que maître de mon œuvre, j'ai pu changer les phrases, de temps à autre, afin de mieux les adapter au goût et aux usages de ma nation»[14]. Et c'est précisément cet aspect que nous voulons souligner : la tentative de la part de Goldoni d'adapter son texte au public italien. L'exercice est périlleux, d'autant plus que la pièce est, nous l'avons vu, française jusqu'au bout des ongles et que Goldoni y a mis un point d'honneur : « je n'ai pas seulement composé ma pièce en français, mais je pensais à la manière française quand je l'ai imaginée » (DE ROUX, 1988: 473)

Afin d'italianiser son texte, Goldoni va recourir à plusieurs subterfuges. L'action se déroule toujours à Paris mais les personnages, dès leur présentation, vont se voir nantis d'attributs absents du texte original. Géronte est ainsi qualifié de *cittadino*, clin d'œil à la situation politique française mais qui, pour le lecteur italien, renvoie plutôt à son appartenance à une sorte de basse noblesse[15]. Dalancour hérite d'un prénom, *Leandro* et de terres dont il tire le patronyme[16] ; son épouse est pour sa part baptisée *Costanza.* Il est précisé qu'Angélique, devenue *Angelica*, vit avec son frère chez leur oncle. Quant aux domestiques, Marton devient *Marta* et l'origine géographique de Picard est précisée[17]. Goldoni modifie légèrement la structure de la pièce: des scènes plus courtes sont regroupées en une seule[18]. Les répliques, notamment celles de Marta et de Dorval sont souvent retouchées et allongées[19] et, de manière

[14] Dans *L'autore a chi legge*, LUCIANI: 257 (c'est nous qui traduisons).
[15] Voir LUCIANI : 248.
[16] "possessore della terra Dalancour" (258).
[17] "Della provincia di Picardia" (258).
[18] II, 3-6 devient II, 3 ; II, 10-11 – II, 7 ; II, 14-15 – II, 10 ; III, 8-9 – III, 8.
[19] Les cas abondent et nous renvoyons le lecteur aux deux versions pour plus de détails. À titre d'exemple, nous en citons deux avec, en italique, les ajouts et modifications.
I, 1, Marton : « Cela est vrai. Mais dans ce salon, vous le savez bien, il s'y promène, il s'y amuse. Voilà-t-il pas ses échecs ? Il y joue très souvent. Oh ! vous ne connaissez pas monsieur Géronte ».



BDD-A5010 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:53:54 UTC)

générale, c'est toute la dramaturgie très régulière des personnages qui, en italien, est modifiée dans le sens d'un enrichissement et d'une plus grande précision.

**Goldoni… *traditore* ?**

Après avoir analysé dans le détail l'autotraduction que Goldoni fait de son *Bourru*, nous pouvons conclure que, malgré de nombreux calques gâchant le texte italien, l'auteur a veillé à adapter celui-ci au public cible, ce que nous estimons être la première vertu d'un traducteur de théâtre. En cela, nous rejoignons M. Bueno qui affirme que « toute traduction […] est l'expression d'un résultat totalement nouveau, un exercice de réécriture. […] Même s'il y a coïncidence de l'auteur, la langue, faite d'éléments verbaux et non verbaux, n'est pas la même ; les images véhiculées par les mots ne sont pas les mêmes. […] il faudrait en tenir compte au moment d'évaluer le résultat personnel de tout traducteur, tout privilégié qu'il soit quand il est également auteur. » (BUENO, 2003: 267)

---

« Sì è vero ; *ma la sua camara non è lontana, e sorte spesso*, e viene qui in sala a passeggiare, a giocare ; non vedete là il suo scacchiere ? *Se vi trovasse qui oh cielo ! voi sareste l'uno, e l'altro perduti* ».

I, XII, Dorval : « Mais, encore, il faudra bien lui dire quelques raisons. Comment avez-vous fait pour vous ruiner en si peu de temps ? Il n'y a que quatre ans que votre père est mort ; il vous a laissé un bien considérable, et on dit que vous avez tout dissipé ».

« Ma sarà necessario di rendergli qualche conto *della vostra condotta*. Come *posso io giustificarvi* d'esservi ridotto sì rapidamente nello stato *in cui m'avete detto voi stesso, che vi ritrovate al presente* ? Non son, che quattr'anni, che vostro padre è mancato di vita ; egli vi ha lasciato une eredità pingue, *e lucrosa*. Come avete fatto in sì poco tempo a distruggerla? »



BDD-A5010 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:53:54 UTC)

**Bibliographie :**


Bosco, Gabriella (1993) : « Goldoni et le dragon », *Revue de littérature comparée*, 67: 3, pp. 353-360.

Bueno, Antonio (2003) : « Le concept d'autotraduction », dans Ballard, M., El Kaladi, A., *Traductologie, linguistique et traduction*, Arras, Artois, Presses Université, pp. 265-277.

Colombiani-Giaufret, Hélène (1993) : « Goldoni écrivain français dans les *Mémoires* », *Revue de littérature comparée*, 67 : 3, pp. 337-352.

De Roux, Paul (ed.) (1988) : *Mémoires de M. Goldoni pour servir à l'histoire de sa vie et à celle de son théâtre*, Paris, Mercure de France, « Le temps retrouvé ».

Folena, Gianfranco (1983) : *L'italiano in Europa*, Torino, Einaudi.

Goldoni, Carlo (1980) : *Théâtre*, préface de Nino Frank, notes et notices de Corinne Lucas, Paris, GF Flammarion.

Goldoni, Carlo (2003) : *Le bourru bienfaisant/Il burbero du buon cuore, a cura di Paola Luciani*, Venezia, Marsilio.

Jonard, N. (1962) : « La fortune de Goldoni en France au XVIII$^{e}$ siècle », *Revue de littérature comparée*, 36: 2, pp. 210-234.

Ortolani, Giuseppe (1929): « Goldoni e la Francia » di R.Ortiz (Appunti e note) », *Giornale storico delle letteratura italiana*, 94:280/281, pp. 78-104.




**BDD-A5010 © 2007 Editura Universităţii din Suceava**
**Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:53:54 UTC)**